Normes de dangers et production d'urbanités

Quelques réflexions à partir de villes en conflit (Kaboul et Naplouse)

Norms of Danger and Production of Urbanities. Some Reflexions on Cities in Conflict (Kabul and Nablus)

Azita Bathaïe et Véronique Bontemps

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29127>

DOI : 10.4000/lhomme.29127

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 29 novembre 2016

Pagination : 263-286

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Azita Bathaïe et Véronique Bontemps, « Normes de dangers et production d'urbanités », *L'Homme* [En ligne], 219-220 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29127> ; DOI : 10.4000/lhomme.29127

Normes de dangers et production d'urbanités

Quelques réflexions à partir de villes en conflit (Kaboul et Naplouse)

Azita Bathaïe & Véronique Bontemps

CET ARTICLE trouve son origine dans un malaise ressenti par les auteures face à la manière dont la question du danger (ou son envers, la « sécurité ») s'est durablement posée sur leurs terrains respectifs : les villes de Kaboul en Afghanistan et de Naplouse en Cisjordanie¹. Nos proches nous interrogeaient fréquemment : n'était-ce pas « dangereux » d'habiter là-bas ? « Comment faisons-nous » pour nous rendre sur de pareils terrains ? Naplouse et Kaboul, répondions-nous, ne sont en rien réductibles au contexte de violence auquel on les résume parfois : ce sont des villes actives, où évoluent des femmes et des hommes qui travaillent, des enfants qui vont à l'école. S'il apparaît effectivement pertinent de ne pas identifier ces villes uniquement à des « espaces-temps en crise » (Romani 2008 : 50), ces questions invitent pourtant à réfléchir sur la façon dont les habitants « font avec » le danger dans leur vie de tous les jours. Comment rendre compte de cette confrontation ordinaire avec le danger ; de la manière dont celui-ci représente, non une rupture, mais bien une dimension essentielle (et donc structurante) de la vie quotidienne ?

Dans cet article, nous prenons pour objet d'étude le danger tel qu'il est perçu et vécu par des habitants de villes diversement agitées par des conflits. Un certain nombre de travaux ont été consacrés en sciences sociales à la question des terrains « sensibles », souvent pour réfléchir

1. Le postdoctorat d'Azita Bathaïe porte sur les perceptions de jeunes Afghans « de retour » à Kaboul dans les années 2000 ; Véronique Bontemps a consacré son doctorat à une anthropologie des savonneries de Naplouse (Bontemps 2012).

_____ Nous tenons à remercier Cyril Isnart et Stefan Le Courant pour leur relecture et leurs précieux conseils.

aux implications méthodologiques d'enquêtes en contexte de violence². Ces recherches sont généralement centrées sur l'enquêteur : elles mènent une réflexion sur sa place, les enjeux éthiques de son positionnement, les répercussions psychologiques et théoriques que les contextes « sensibles » peuvent avoir sur son travail. Nous souhaitons ici envisager le danger du point de vue des personnes qui pratiquent et font les villes, des habitants « ordinaires » dans leurs trajectoires quotidiennes. Il s'agit de comprendre, en particulier, comment les perceptions et constructions des dangers influent sur les normes de conduite et comment elles configurent, en retour, les espaces vécus, ressentis et pratiqués des villes. En d'autres termes, cet article propose d'interroger les liens entre danger et pratiques des villes en contexte de conflit armé, à partir d'exemples tirés de nos terrains à Naplouse et à Kaboul.

Peu de chose rapproche, *a priori*, Kaboul et Naplouse – une capitale de plus de 6 millions d'habitants et une petite ville comptant 200 000 âmes. Les langues, les hiérarchies sociales y sont différentes. À Kaboul, l'insécurité provient principalement des risques d'attentats perpétrés par les Talibans et l'État islamique, dans un contexte où les structures étatiques peinent à se construire ; à Naplouse, les situations de danger sont dues à l'occupation israélienne et à sa présence militaire, ainsi qu'à l'absence d'un État palestinien souverain. Nous considérons cependant que ces différences invitent précisément à envisager une multiplicité de contextes de danger, permettant de « dégager des régularités sociales, tout en restant attentif à la singularité des cas étudiés » (Le Bianic, de Verdalle & Vigour 2012 : 10). Il s'agit non pas tant de comparer que de mettre en regard des situations, de manière à éclairer des processus à l'œuvre : processus compris comme les « réponses » de populations à des situations de menaces urbaines, diversement perçues et construites, et qui organisent les usages et les représentations de la ville. Ce faisant, nous souhaitons sortir de l'exceptionnalisme souvent conféré respectivement aux cas palestinien et afghan. Malgré la diversité des contextes, nous partons donc de l'hypothèse que les pratiques des habitants citadins pour « vivre avec » les dangers au quotidien comportent des caractéristiques communes.

Dans un premier temps, nous présenterons ces contextes dans lesquels les habitants composent avec les dangers à Naplouse et Kaboul, ainsi que les concepts que nous utilisons pour en proposer une lecture. Lors de la

2. Cf., par exemple, le numéro de *Cultures et Conflits*, dirigé par Valérie Amiraux et Daniel Cefai (2002), ainsi que l'ouvrage dirigé par Michel Agier, *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain* (1997).

3. L'organisation terroriste État islamique a revendiqué l'attentat du 23 juillet 2016, lors d'une manifestation pacifique dans les rues de Kaboul, faisant 80 morts et des centaines de blessés.

découverte de nos terrains, afin de nous aider à nous repérer, circuler et agir dans des villes où tout semblait à première vue « normal », les habitants (nos enquêtés, amis ou famille) nous ont indiqué un certain nombre de règles (où ne pas aller, comment se comporter dans telle situation, etc.) à suivre. Nous partirons donc de ces usages tels qu'ils nous ont été formulés ou que nous avons pu les observer, pour examiner les pratiques et tactiques (de Certeau 1990 [1980]) mises en place par les habitants pour se prémunir du danger. Celles-ci font l'objet d'un apprentissage qui se fait essentiellement par l'expérimentation : il s'agira dès lors de comprendre comment les habitants de ces villes transmettent ces pratiques et tactiques, se les approprient et en inventent de nouvelles. S'ils subissent le danger au quotidien, ils peuvent parfois aussi choisir de prendre certains risques (Vialles 2004). C'est pourquoi nous aborderons, enfin, le danger comme producteur d'urbanités, en décrivant les espaces et temporalités urbaines qu'il dessine, ainsi que les modes de réappropriation de la ville par les habitants qu'il implique. Loin de présenter des résultats achevés, nous souhaitons, à partir de cet article, lancer quelques pistes de réflexions sur les diverses manières de « vivre avec » les dangers, imaginés ou bien réels, dans des villes en conflit et d'y circuler au quotidien.

Des villes diversement “dangereuses”

Naplouse et Kaboul

Le conflit israélo-palestinien correspond à ce que les politologues appellent un conflit « de basse intensité » : il est relativement peu meurtrier⁴, mais bénéficie néanmoins d'une couverture médiatique remarquable. Cela est essentiellement dû aux aspects symboliques qui s'y attachent, ainsi qu'à sa longévité exceptionnelle. La violence y revêt un caractère sporadique : à des flambées aiguës succèdent de longues phases de calme relatif. Ainsi la seconde Intifada a connu des épisodes très meurtriers, notamment entre septembre 2000 et l'année 2005. En 2002, l'armée israélienne a réoccupé toutes les villes de Cisjordanie, imposant un couvre-feu qui fut progressivement levé au bout de quelques mois. Les déplacements interurbains restèrent chaotiques pendant plusieurs années, tandis que les incursions israéliennes dans les villes demeuraient régulières. Les années 2007-2008 ont inauguré une période de « routine de crise » (Bontemps & Signoles

4. Selon l'ONG israélienne B'Tselem, le conflit israélo-palestinien a fait, entre 2000 et 2014, un peu plus de 8000 morts, dont environ 7000 Palestiniens [<http://www.vox.com/2014/7/14/5898581/chart-israel-palestine-conflict-deaths>].

2012 : 17) : si les militaires israéliens ne sont plus présents dans les grandes agglomérations, le quotidien des Palestiniens est « toujours ponctué de difficultés de déplacement [...], ainsi que de réinvasions [...], d'arrestations et d'enterrements de martyrs » (*Ibid.*).

Naplouse est située dans le nord de la Cisjordanie, à une soixantaine de kilomètres de Jérusalem. Avec ses quatre camps de réfugiés (Balata, l'ancien Askar, le nouvel Askar et Al-'Ain), elle compte environ 200 000 habitants. Ancien carrefour caravanier reliant les cités de l'Empire ottoman, la ville a toujours cultivé une tradition d'autonomie et de fierté citadine par rapport au pouvoir central : elle fut un foyer de rébellion lors de la Révolte arabe (1936-1939) sous le Mandat britannique sur la Palestine (1920-1948), puis en s'opposant au sionisme. Les habitants de Naplouse se sont également impliqués dans la première et la seconde Intifada, et ont subi une forte répression de la part des forces israéliennes, un siège économique et un bouclage quasi total entre 2000 et 2009, par des *checkpoints* empêchant les habitants de circuler librement. Si ces *checkpoints* ont été ouverts à partir de 2009, ils encerclent toujours la ville et des soldats israéliens y sont postés en permanence, prêts à « boucler » Naplouse à la moindre anicroche. En outre, des colons israéliens habitant aux alentours circulent lourdement armés sur les routes, parfois prêts à en découdre.

Naplouse est réputée, par ailleurs, pour sa situation interne plutôt troublée, rythmée par les relations houleuses entre l'*establishment* citadin et les habitants des camps de réfugiés (en arabe : *mukhayyamjîyyîn*) ; elle a longtemps été connue pour être le foyer du « chaos armé » (*fawdâ al-silâh*)⁵. Les victoires du mouvement Hamas sur le Fatah aux élections municipales palestiniennes de 2005, puis législatives de 2006 ont attisé les dissensions intestines et Naplouse fut le théâtre d'affrontements entre factions en juin 2007⁶. Les partisans du Hamas se font aujourd'hui discrets, mais il n'est pas rare que les désaccords au sein même du Fatah (reflets de conflits au niveau national ou d'antagonismes ville/camps) aboutissent à des accrochages. Enfin, ces dernières années s'accompagnent de la montée d'une contestation rampante de la politique de coopération sécuritaire avec l'État d'Israël menée par l'Autorité palestinienne : à Naplouse, cela se manifeste régulièrement par des heurts entre jeunes et police palestinienne.

5. Cette appellation fait référence aux bandes de jeunes (en arabe : *shebâb*) qui circulaient en ville, jusqu'en 2007, les armes à la main.

6. Ceux-ci faisaient suite au coup d'État et à la prise de contrôle de Gaza par le Hamas.

À Kaboul, la capitale afghane, la violence est également une réalité pour les habitants qui vivent, depuis plus de trente-cinq ans, une succession de conflits armés. L'histoire récente de l'Afghanistan est marquée par la guerre de résistance contre le pouvoir central soutenu par l'Union soviétique, qui fit suite au coup d'État de 1978, puis par la guerre civile après le retrait de l'armée soviétique en 1989, qui se déroula de 1992 à 1996 et toucha durement la capitale. La conquête du pouvoir par les Taliban, dès 1994 dans le sud du pays, et la prise de Kaboul en 1996 ont permis de sortir de la guerre civile. C'est pourquoi, paradoxalement, la plupart des Kaboulis ayant vécu cette époque rappellent qu'en dépit du régime répressif, rigoriste et intolérant qu'ils imposèrent, les Taliban ont réussi à ramener la sécurité dans la capitale, en désarmant notamment les différents groupes armés qui se battaient pour le contrôle de la ville. Après le renversement du régime des Taliban en 2001 par les États-Unis et leurs alliés de l'OTAN, la capitale a connu quelques mois de paix, suivis par une série d'attaques des Taliban, qui considèrent qu'il faut libérer le pays de l'« invasion étrangère ».

Face à l'échec de l'intervention internationale dans sa tentative de construire une paix durable dans l'ensemble du pays, les efforts des États-Unis et de leurs alliés de l'OTAN se sont concentrés sur la capitale, où résident le président et le parlement, ainsi que les ambassades étrangères. Kaboul, en tant que « métaphore de l'État » (Dorronsoro 2007) et en tant que ville reflétant les tensions géopolitiques et internationales, devint la cible privilégiée d'attaques par les Taliban. La capitale est curieusement considérée par les gouvernements étrangers comme une zone pacifiée, alors que, comme le souligne Daniel Esser (2014), le nombre d'attentats terroristes et armés n'a cessé d'augmenter depuis 2002. Il y a un enjeu politique réel, pour les acteurs de la reconstruction en Afghanistan (les ONG, les donateurs étrangers...), à vouloir minimiser l'insécurité à Kaboul et à donner une illusion de paix (Johnson & Jolyon 2013 [2004]), afin de légitimer leur action. Ainsi existe-t-il une dissymétrie entre la sur-médiatisation des violences domestiques (en particulier contre les femmes) et la sous-médiatisation des autres violences que subissent pourtant les Kaboulis (Esser 2014). Enfin, Kaboul connaît un bouleversement démographique depuis la chute des Taliban : sa population est passée de 2 millions d'habitants en 2001 à près de 6 millions (Metcalf & Haysom 2012). Cette augmentation est due aux migrations internes, ainsi qu'aux retours d'anciens émigrés de l'Iran et du Pakistan, estimés dans la capitale à plus de 2 millions de personnes. La ville connaît également un développement urbain spectaculaire, horizontal avec des nouveaux quartiers qui gagnent les périphéries, et vertical avec des immeubles,

des centres commerciaux, des centres de bien-être (piscines, spas) et des salles de mariage nouvellement édifiés. Cette croissance démographique et urbaine rapide sur fond d'insécurité, de crispations des identités ethniques causées par la guerre civile et de corruption généralisée (Miszak & Monsutti 2013) contribue sans doute à alimenter les violences endémiques.

Vivre dans une ville sous tensions représente ainsi un vrai défi pour les habitants de Kaboul, qui sont en permanence confrontés à la menace d'attaques terroristes et armées. Les questions liées à la sécurité (en dari : *amneyat*) sont jour après jour sur les lèvres : elles rythment la vie quotidienne, elles conditionnent les déplacements, les choix de résidence, en somme les manières d'habiter la ville.

Peur, danger, risque, menace et sécurité

Les mots « danger » et « dangereux » (en arabe : *khatar* et *khatîr*) appartiennent au vocabulaire ordinaire des Palestiniens : ils utilisent ces vocables pour qualifier des situations ou des contextes, des lieux à éviter. Pour les Kaboulis, le terme « dangereux » (en dari : *khatarnak*) est plutôt employé pour les situations de danger dans la sphère privée, alors que c'est le mot « sécurité » (*amneyat*) qui est couramment usité pour définir leurs choix de déplacements ou leur fréquentation de lieux publics : « nous allons à tel endroit parce que c'est sécurisé ! ». Ce mot désigne ainsi, pour eux, les espaces-temps où ils se sentent à l'abri dans la ville. Dans le cas palestino-israélien, en revanche, la « sécurité » renvoie davantage à un vocable israélien (le mot hébreu *betakhon*), régulièrement utilisé pour justifier les actions de l'armée dans les Territoires occupés, depuis les invasions (à des fins de « sécurisation ») jusqu'aux arrestations arbitraires (dites « pour des raisons de sécurité »), en passant par l'édification du Mur de séparation (appelé par les Israéliens « barrière de sécurité »).

Si les contextes palestiniens et afghans sont très différents, les habitants de ces deux villes doivent composer avec des situations de danger de diverses natures. Dans Naplouse, une fois le *checkpoint* passé, l'occupation militaire n'est pas toujours directement visible. Pourtant, la présence de l'armée israélienne autour de la ville et partout sur les routes (aux points de contrôles, dans des jeeps militaires...) fait vivre les habitants sous la menace permanente d'une balle perdue lors d'une incursion de l'armée, d'une incarcération pour « raisons de sécurité », de se trouver pris dans un échange de tirs entre jeunes Palestiniens et soldats israéliens, d'un bouclage ou d'un contrôle par une jeep lors d'un déplacement, d'être assailli par des colons sur une route menant à Ramallah ou au village voisin... Il faut ajouter, dans une moindre mesure, les conflits internes ou les règlements de compte qui peuvent éclater à proximité.

Les Kaboulis sont, quant à eux, exposés aux attaques des Taliban, des *mudjaheddines* (c'est-à-dire ceux qui ont combattu les envahisseurs soviétiques) se déplaçant avec leurs gardes du corps armés, ou encore à des règlements de compte qui peuvent aboutir à des affrontements d'une extrême violence. Cette situation crée un climat de tension palpable : un simple accrochage en voiture est toujours susceptible de dégénérer en échange de tirs. Il y a aussi les bavures des militaires étrangers : une mauvaise appréciation par les soldats peut mettre en danger la vie des civils. Tels sont, grossièrement résumés, les dangers (de plusieurs types et d'intensité variable) encourus au quotidien par les habitants de Naplouse et Kaboul.

Dans cet article, nous employons le terme « danger » comme catégorie analytique, de manière à définir des situations et des contextes auxquels les habitants de Naplouse et Kaboul sont régulièrement confrontés, et dans lesquels ils doivent agir. Sophie Houdart, Vanessa Manceron et Sandrine Revet rappellent que « [l]a distinction entre le danger, non mesurable, non calculable, et le risque, probabiliste et équipé par un ensemble de mesures diverses, est devenue une cause entendue et largement partagée » (2015 : 12). Plutôt que d'une anthropologie des risques, nous proposons, à l'instar de ces auteures, de nous inscrire dans une anthropologie du danger, en ce sens que le danger relèverait d'une perception plus subjective, là où le risque ferait l'objet d'une évaluation, voire d'un calcul rationnel. À la différence du risque (anticipé, ou construit et calculé), le danger se perçoit et se gère « en situation » (Chateauraynaud & Torny 1999 : 28). Cela n'en fait toutefois pas, à notre avis, uniquement une anthropologie des affects et des émotions : les perceptions du danger, en effet, doivent être considérées comme le produit d'un rapport complexe que les personnes entretiennent avec leur environnement urbain. Si les habitants de Naplouse, par exemple, disent souvent d'une situation dangereuse, métaphoriquement, qu'elle « fait peur » (*bikhawwef*), leurs pratiques ne sauraient être motivées uniquement par la peur⁷ : elles correspondent aussi à des tactiques d'ajustement constant en fonction

7. Dans son lien au fait urbain, c'est surtout à la notion de peur que les travaux existants se sont jusqu'à présent intéressés. Un numéro spécial de la revue *Social & Cultural Geography*, intitulé *Scary Cities. Urban Geographies of Fear, Difference and Belonging*, était ainsi consacré, en 2010, à « l'éventail de peurs éprouvées et produites dans/à travers la ville, aussi diverses et multiples que les espaces et personnes qui composent le tissu urbain » (England & Simon 2010 : 202, notre traduction). Dans son ouvrage sur Karachi, Laurent Gayer (2014) s'emploie quant à lui à décrire, pour les habitants de cette ville, différentes « géographies de la peur » et la « socialisation à la terreur ». Si le champ lexical de la peur (terreur, angoisse, anxiété...) a le mérite de mettre l'accent sur la pluralité des perceptions des dangers selon les personnes et les groupes, il conduit néanmoins, à notre sens, à considérer les pratiques à l'échelle urbaine comme de simples manifestations spatiales des émotions.

des représentations des dangers. Comme l'indique Stefan Le Courant, la peur ne constitue, en fait, qu'un élément d'une situation de danger, « ne pouvant à elle seule lui donner tout son sens » (2015 : 171). Agir dans de telles situations suppose également de mettre en œuvre des tactiques pour gérer le danger, l'éviter ou composer avec lui.

Se plaçant dans le cadre d'une anthropologie du danger (et de son envers, la « sécurité »), nous entendons ainsi appréhender des pratiques et des situations dans lesquelles se mêlent émotions (angoisse, peur...), calculs (évaluations de risques éventuels) et choix, s'appuyant sur des perceptions situées dans l'espace et le temps. Les pratiques de la ville passent par des évaluations plus ou moins subjectives et plus ou moins raisonnées des dangers : celles-ci sont fonction des différentes obligations de déplacement, ainsi que des lieux identifiés comme dangereux et de la possibilité (ou non) de les éviter dans les trajectoires quotidiennes. Ces identifications apparaissent comme des tentatives de rationalisation des conduites face à des événements souvent imprévisibles. Nous nous intéressons donc à l'apprentissage, la transmission et la mise en œuvre de pratiques spécifiques du danger : agir en contexte de danger, c'est non seulement percevoir la menace, mais aussi en prendre la mesure, « c'est-à-dire [appréhender] toutes les dimensions d'une situation dangereuse et [opérer] des arbitrages [...] en fonction des situations concrètes dans lesquelles [les personnes] se trouvent engagées – et par lesquelles elles sont contraintes – à un moment donné » (Houdart, Manceron & Revet 2015 : 13). Quant au terme « menace », il renvoie à « la perception d'un danger potentiel » (Le Courant 2015 : 165), pouvant surgir presque à tout moment et de façon souvent aléatoire⁸.

Ces arbitrages (ces choix, ces décisions) s'opèrent, précisément, en situation et déterminent les pratiques du danger ; ils s'appuient sur des compétences citadines, sur une certaine manière de lire la ville sous contrainte, de l'habiter, voire de l'inventer ou de la transformer. Ils se construisent en rapport à un champ d'actions possibles et de signes à interpréter⁹. Cette relative indétermination constitue le contexte dans lequel les personnes cherchent à identifier des régularités, à déterminer des normes et usages de conduite afin d'intégrer le danger à leurs grammaires de vie – afin de « vivre avec ». Il importera, dès lors, de comprendre comment ces situations s'incarnent et sont interprétées différemment selon les situations sociales des habitants dans la ville.

8. L'aléatoire et l'arbitraire sont du reste des outils régulièrement utilisés par Israël pour le gouvernement des populations palestiniennes (cf. Signoles 2005 ; Parizot 2009 ; Latte Abdallah & Parizot 2011 ; Bontemps 2012 et 2014).

9. C'est ainsi que Laurent Gayer parle d'une « herméneutique du danger » (2014 : 246).

Est-il dangereux de vivre à Naplouse, à Kaboul ? Les habitants des deux villes tentent au quotidien de prévenir le danger en prenant un certain nombre de précautions : ils vivent avec des catégories de « prudence pratique » (Bontemps 2008), formées sur leur expérience de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, en fonction des situations.

Transmission et reproduction des savoir-faire du danger

Au fil de nos séjours à Naplouse et à Kaboul, nous avons pu relever une série d'usages établis par les habitants de ces deux villes pour s'accommoder des menaces qui constituent leur ordinaire. Certains de ces usages nous ont été formellement énoncés ; nous en avons expérimenté d'autres, précisément, « à l'usage » ; certains, enfin, sont le fruit de nos observations sur la longue durée.

Par exemple, avant de sortir de chez eux le matin à Naplouse, j'ai¹⁰ constaté que les habitants écoutent la radio ou regardent la télévision locale, pour savoir si l'armée israélienne se trouve en ville. Les membres de l'équipe palestinienne de Médecins du monde se souviennent encore de leur collègue qui, en se rendant à pied à son travail un matin de 2002, s'est retrouvé nez à nez avec un char – faute d'avoir consulté les médias locaux. L'une des activités de ces médias consiste, en effet, à localiser les allées et venues de l'armée israélienne, de sorte que chacun puisse être au courant de ses déplacements, ainsi que de la situation aux *checkpoints*¹¹. Dans le même sens, à Kaboul, les habitants sont hyper-connectés : ils suivent les informations télévisées dès le réveil et gardent toujours la radio allumée lorsqu'ils conduisent. Les jeunes reçoivent sur leur smartphone des informations quasi instantanées *via* leur compte Facebook. Un groupe Facebook, « Kabul Security », avertit d'ailleurs des différentes attaques à la bombe ou autres incidents en ville.

Autre exemple, tout le monde sait à Naplouse qu'en cas d'incursion israélienne ou de passage de jeeps, il vaut mieux ne pas sortir. Il m'a même été vivement recommandé d'éviter de m'approcher des fenêtres et d'allumer la lumière. Dans les années 2005-2006, les Nabulsis avaient des dizaines d'histoires à raconter à propos d'un tel, mort parce qu'il s'était penché par la fenêtre lors du passage de chars, ou parce qu'il étendait du linge sur sa terrasse, ou encore, pendant un couvre-feu, parce qu'il était

10. Dans les lignes qui suivent, le « je » renvoie à chacune des deux auteures selon le terrain abordé : Azita Bathaïe pour Kaboul et Véronique Bontemps pour Naplouse.

11. L'armée israélienne a ainsi détruit plusieurs fois les télévisions locales de Naplouse.

monté sur le toit et avait été abattu par un *sniper* : ces témoignages tragiques valaient également mise en garde. Les incursions israéliennes, en général très localisées, bloquent quelques rues, déterminant un périmètre où les soldats effectuent leurs opérations. Pour la personne qui doit se rendre dans ces endroits, mieux vaut s'abstenir d'y aller à pied et préférer prendre un taxi qui contournera la zone en question. Un jour de 2007, un chauffeur de taxi (sans doute pour impressionner l'étrangère que je suis) voulut nous faire passer par la place centrale « pour éviter les embouteillages », au moment où des jeeps israéliennes s'y trouvaient. Forte des recommandations de mes amis nabulsi, je le priai de contourner la zone, en lui disant que j'avais peur. « Tu as raison », m'a-t-il alors répondu avant d'emprunter la déviation, comme tout le monde.

À Kaboul, il est essentiellement conseillé d'éviter les secteurs pouvant être les cibles d'attaques terroristes, comme les quartiers des ambassades ou les ministères. Ce sont des lieux sous haute surveillance, avec des *checkpoints* sur la route, des contrôles très poussés aux entrées (fouilles au corps, portiques de contrôle). S'ils peuvent donner le sentiment d'être mieux protégés, il s'agit précisément de lieux « à haut risque ». Or, ces espaces identifiés sont incontournables quand on doit effectuer certaines démarches administratives ou quand ils se trouvent sur le chemin du travail. Si les Kaboulis ne peuvent éviter les déplacements vers ces lieux, ils tentent de les réduire autant que possible. Lorsqu'il circule en voiture, un Kabouli prendra également garde de ne jamais se trouver près de voitures de l'ONU ou de l'OTAN, qui sont aussi des cibles potentielles. Alternativement, il essaiera de se placer sur une voie lui permettant de quitter rapidement la route. Il m'est arrivé de me trouver avec un de mes amis à Kaboul non loin d'une voiture en panne sur la voie publique : comme les autres automobilistes, il a préféré ne pas s'arrêter et vite la dépasser au cas où il s'agirait d'une voiture piégée.

Ces usages sont suivis par la majeure partie de la population. Ils visent à réduire au quotidien la probabilité du danger (gestion du risque) ; ils doivent permettre de s'adapter à une situation d'urgence, en puisant dans un répertoire de ressources plus ou moins organisé et incorporé à l'avance. Il s'agit tout d'abord d'évaluer les dangers auxquels on peut être exposé selon le lieu et l'heure, mais aussi d'estimer le risque que ce danger advienne. Il faut, par ailleurs, être en mesure de réagir de manière appropriée à une situation de danger, en anticipant autant que faire se peut. Par exemple, à Naplouse, à l'approche des *checkpoints* les taxis collectifs ferment leurs vitres le plus hermétiquement possible pour protéger les passagers en cas de heurts signalés et de jets de gaz lacrymogène – il peut être utile de s'être muni d'un oignon qui, dit-on, permet de réduire

les effets délétères de ces gaz. De sortie un jour d'octobre 2015 dans un taxi collectif qui s'apprêtait à passer près du *checkpoint* de Huwwara, ma voisine s'exclama à la vue des affrontements qui s'y déroulaient : « Et moi qui n'ai pas pris d'oignon... ».

On ne peut cependant pas toujours anticiper. Le cas palestinien (tout comme celui de Kaboul et, sans doute, de nombreuses villes en conflit) se caractérise en effet par une certaine imprévisibilité des situations. Vincent Romani, évoquant la ville de Ramallah aux pires heures de la seconde Intifada, pouvait ainsi écrire :

« Telle rue ou tel quartier sont praticables [...] à telle heure, [pourtant] un missile, obus, engin piégé, un groupe de soldats israéliens [...] peuvent y semer mort et panique en un instant ; ou bien un véhicule blindé peut venir se positionner [...], transformant le marché [...] en un lieu de confrontation » (2008 : 53).

C'est pourquoi, il parle d'un « ensemble de micromesures » conjuguant prudence, vigilance, méfiance qui doivent « devenir routinières » et « destinées à faire face à cette imprévisibilité » (*Ibid.* : 54). La réaction doit donc devenir réflexe ou, ajoutait Vincent Romani, « réactivité » :

« Il faut être capable par exemple de mesurer la dangerosité d'une situation, d'un lieu ou d'un moment ; [...] se tenir prêt en restant informé en permanence du contexte immédiat comme de la vie politique israélienne et palestinienne » (*Ibid.*).

De sorte que, en plus de la radio et de la télévision, les téléphones portables sont devenus indispensables, tout comme l'usage d'internet (avec les mises à jour régulières des sites d'informations) ou des réseaux sociaux.

Matérialisations de la menace, signes du danger

À Naplouse, on l'a dit, l'occupation israélienne n'est pas immédiatement visible. Cela impose aux habitants un certain type de vigilance : une attention à des signaux sensibles indiquant un danger imminent, ou rappelant simplement que la menace est omniprésente.

Le danger se matérialise, tout d'abord, par les informations qui circulent à travers les médias et par le bouche-à-oreille (conversations, appels téléphoniques, voire rumeurs). Il peut aussi s'agir d'indices visuels, relevés en marchant, en roulant ou depuis sa fenêtre : comme à Naplouse, le fait de croiser un char, de voir des soldats en bas de chez soi ou, au contraire, de trouver les rues vides en pleine journée... Enfin, l'évaluation du danger passe par les variations dans l'environnement sonore. Explosions, vrombissements au loin, bruits d'avions ou de drones constituent les bruits de fond que les habitants ont intégrés dans leur quotidien au point, finalement, de n'en prendre la mesure, voire de n'être en alerte que

lorsqu'ils s'arrêtent. Or, si ces bruits sont entrés petit à petit dans l'environnement « ordinaire » des Nabulsi, ces derniers ont également appris à distinguer les bruits « dangereux » de ceux qui le seraient moins. Par exemple, des tirs retentissent fréquemment en Palestine lors des occasions heureuses (résultats du baccalauréat, mariages)¹² ou des manifestations, et tous savent reconnaître ces tirs censément inoffensifs¹³, très différents de ceux qui proviennent d'une incursion armée (tirs à l'arme lourde israélienne) ou de règlements de compte entre bandes palestiniennes (tirs de Kalachnikov). Ces signaux sensibles, visuels ou sonores se déclinent effectivement en une « herméneutique » (Gayer 2014), puisque leur déchiffrement permet de distinguer différents types de dangers, et parce que la sensibilité à ces signes (ou à la recherche de ceux-ci) reste personnelle et relative, selon les individus et leur position sociale dans l'espace urbain.

Ce mode de vie suppose aussi, paradoxalement, l'acquisition d'une forme d'impassibilité à ces signaux qui entrent, dès lors, dans le domaine du « normal ». Il n'est pas rare que, dans les conversations du matin, certains Nabulsi se plaignent de salves de tirs durant la nuit qui les ont empêchés de dormir, mais pas toujours du fait que cela leur a fait « peur ». Ces signaux sensibles représentent, cependant, le rappel constant de la menace qui pèse sur le quotidien des habitants, conjuguée à la tension permanente qu'ils produisent (et entretiennent).

À Naplouse comme à Kaboul, les habitants ont identifié des formes de régularité, afin de pouvoir mener, autant que faire se peut, leur vie de tous les jours. Or, les « règles » se doivent d'être adaptatives et il faut constamment les remanier en fonction de la situation et de l'évaluation qu'on en fait. Sans doute convient-il de parler d'usages et de dispositions plutôt que de « règles » ou de « routines »¹⁴, celles-ci se trouvant constamment reformulées d'année en année, mais aussi de jour en jour, voire d'heure en heure ou de minute en minute. Les « routines » ne se figent jamais dans la répétition, mais l'expérience permet l'incorporation d'un *habitus*, l'acquisition de dispositions à réagir de manière adaptée à des situations qui, dans le même temps, sont continuellement amenées à changer.

12. Bon nombre de Palestiniens se plaignent d'ailleurs de cette coutume, qu'ils jugent « arriérée ».

13. Encore que ce ne soit pas toujours le cas, car il y a régulièrement des accidents.

14. Terme utilisé par Laurent Gayer (2014).

Dans les villes dont il est question ici, nous considérons les dangers comme des événements pris dans une tension entre situations « ordinaires » et « extra-ordinaires » (Agier 2015 : 94 *sqq.*) : ni inscrits dans des chaînes de régularité, ni exceptionnels ou totalement imprévus. À Naplouse ou à Kaboul, on ne vit pas continuellement en état d'alerte et, comme on l'a montré, la sensibilité au danger est essentiellement une sensibilité à certains signes. Les usages énoncés plus haut se formulent parfois sous forme de recommandations (comme celles qu'on a pu nous faire lors de notre « apprentissage » de nos terrains), quand la vigilance devenue réflexe est formalisée et mise en mots. Ces usages montrent, en creux, comment les habitants deviennent partie prenante de ce qui rend, pour eux, la ville familière.

Espaces et temporalités des dangers

L'intégration des dangers au fil de la vie quotidienne fait ressortir des temporalités – longues ou courtes – et des espaces urbains par lesquels les habitants repensent et réorganisent la ville en fonction de ces dangers.

À Naplouse, les temporalités longues des dangers sont liées au caractère sporadique du conflit qui fait alterner, dans la durée, crises de violence et « routine de crise »¹⁵ : aux moments de couvre-feux (avec chars dans les rues, *snipers* sur les toits...) succèdent des périodes plus calmes, où les circulations à l'intérieur et en dehors de la ville paraissent plus faciles – mais pendant lesquelles les tensions peuvent monter d'un cran brusquement à la faveur d'un élément déclencheur¹⁶. Des temporalités plus courtes, ensuite, se réfèrent, cette fois, aux jours de la semaine ou aux heures de la journée. Par exemple, les vendredis – après la prière – sont, comme dans d'autres villes de l'Orient arabe, des jours propices aux manifestations. De la même façon, certaines heures sont réputées plus dangereuses que d'autres : les incursions israéliennes se déroulent le plus souvent de nuit. La nuit venue, les soldats sont donc susceptibles d'être plus tendus, les colons, plus agressifs. De même, les heurts « intra-palestiniens » se produisent souvent à la nuit tombée.

15. Voir *supra*.

16. On peut prendre pour exemple différentes phases du conflit israélo-palestinien dans la bande de Gaza (2008-2009, 2012, 2014), ou encore, récemment, les événements liés à ce que les médias ont appelé l'« Intifada des couteaux » (*Intifada al-Quds*, pour les Palestiniens). Ceux-ci ont occasionné de vives tensions à Jérusalem, dans les grandes villes et aux abords des *checkpoints*.

Ces deux ordres de temporalités des dangers se retrouvent à Kaboul. Les temporalités longues y sont liées au contexte sociohistorique, avec la guerre civile notamment, dont la ville a gardé l’empreinte à travers des territoires politiques distincts qui reprennent les lignes de front des combats violents des années 1992-1995 entre les différentes partis¹⁷ s’étant battus pour prendre le pouvoir (Dorronsoro 2007). Ces luttes de pouvoir ont conduit à une ethnicisation du conflit (Dorronsoro 2000) qui a profondément divisé les habitants de la ville et influe, aujourd’hui encore, sur leurs pratiques citadines. S’agissant des temporalités plus courtes, les habitants, par exemple, évitent les sorties à la tombée de la nuit. Les Kaboulis vivent d’ailleurs au rythme du lever et du coucher du soleil : ils se lèvent très tôt (vers 5-6 heures) et se couchent également tôt (vers 21-22 heures). La nuit, à la fermeture des magasins et des restaurants qui éclairent les grands axes, les rues se vident car les habitants considèrent que la ville est « moins sécurisée » dans le noir. Ce sentiment d’insécurité lié à l’éclairage s’est exacerbé durant l’hiver 2015, quand les Taliban se sont attaqués aux réseaux électriques de la ville, contraignant, entre autres, les habitants à limiter leurs déplacements dès le coucher du soleil, vers 17 heures.

Aux temporalités des dangers répondent des espaces spécifiques auxquels les habitants associent également ces dangers. À Naplouse, les endroits les plus exposés à la menace d’une descente de l’armée israélienne ou à l’éclatement d’affrontements sont les camps de réfugiés et, dans une moindre mesure, la vieille ville. Les camps constituent les bases historiques de la résistance à l’armée israélienne, mais aussi à l’Autorité palestinienne ou au pouvoir municipal. Celui de Balata¹⁸, proche du *checkpoint* de Huwwara, est le plus connu, mais les autres (y compris celui d’Al-‘Ain, en plein cœur de la ville) ne sont pas épargnés. De son côté, la vieille ville, zone relativement pauvre¹⁹, constitue un refuge pour les combattants palestiniens lors des incursions de l’armée israélienne. Ses dédales de ruelles en font un environnement peu favorable à la progression des blindés ; elle peut cependant être le terrain de combats de rue, ou la cible de bombardements aériens.

17. Il s’agit du parti chiite Hezb-e Wahdat (fondé par Mohammad Ali Mazari), du Jamiat-e Islami (dirigé par le commandant Ahmad Shah Masud) et du Jumbesh (dont le leader, le général Dostom, est le vice-président de l’Afghanistan depuis 2014).

18. Il s’agit du plus grand camp de réfugiés de Cisjordanie, dont la population est parfois estimée à 30 000 habitants.

19. Les grandes familles de Naplouse, qui y ont leur demeure historique, ont quitté la vieille ville dans les années 1920 pour s’installer dans d’autres quartiers aujourd’hui plus prisés.

Une certaine géographie du danger se dessine ainsi entre zones réputées « sensibles » et zones plus paisibles, selon des divisions qui semblent renforcer des ségrégations sociales et de classe²⁰. Ces divisions cristallisent des tensions anciennes entre *mukhayyamjîyîn* (habitants des camps) et citadins se considérant comme les « habitants authentiques » (*sukkân aslîyîn*), ou encore entre grandes familles et *shebâb*²¹ de la vieille ville : certains Nabulsi, en particulier les habitants de la bourgeoisie citadine, ne se rendent jamais dans ces zones d'habitat populaire. Parmi les autres zones « sensibles », il faut compter aussi les entrées et sorties de la ville, aux abords des *checkpoints* : c'est là que se déroulent des manifestations qui se terminent souvent en affrontements entre armée israélienne et jeunes des camps. Enfin, les déplacements interurbains présentent également un danger : les voitures ou taxis collectifs palestiniens roulent sous la menace d'une attaque de colons. Sans compter que les passagers, « recherchés » ou non, courent toujours le risque de se faire arrêter à un point de contrôle de l'armée ou de la police israélienne.

À Kaboul, les vieilles divisions ethniques, sociales et politiques délimitent des frontières plus ou moins visibles dans la ville, présentes à l'esprit de chaque citadin. La plupart des quartiers sont ainsi étiquetés comme appartenant à une ethnie et/ou à un parti politique, dont les leaders se sont d'ailleurs souvent approprié les terres. Ces quartiers sont rarement investis par les autres groupes et de nombreux récits circulent sur leur prétendue « dangerosité ». Par exemple, le quartier de Dashte-Barchi, qui s'est construit à l'Ouest, non loin des quartiers chiites historiques de la ville (dont celui d'Afshar), est considéré comme le quartier hazâra et celui du parti Hezb-e Wahdat, comme en attestent les portraits de son fondateur, Mohammad Ali Mazari, affichés à ses portes. Les habitants non-Hazâra vivant dans d'autres quartiers de Kaboul disent préférer l'éviter.

À ces divisions territoriales s'ajoutent de nouveaux espaces de marginalisation : ce sont les secteurs récemment construits en périphérie des anciens quartiers de la capitale par les nouveaux arrivants²². Ces nouveaux quartiers sont particulièrement stigmatisés par les anciens Kaboulis, autrement dit par les citadins qui habitaient Kaboul dans les années 1970 et qui y ont vécu la guerre civile. Souvent construits sans permis, ils bouleversent l'urbanisme et les espaces de l'entre-soi, créent de nouvelles

20. C'est ce que remarque aussi Laurent Gayer (2014) dans le cas de Karachi.

21. En Palestine, le mot *shebâb* a désigné les jeunes de la première Intifada. Aujourd'hui, il peut être utilisé à Naplouse pour parler des groupes armés.

22. C'est-à-dire essentiellement des migrants internes et des émigrés dans les pays voisins « de retour ».

polarités marchandes et transforment le paysage socio-démographique de la capitale. Ces espaces marginaux sont associés à la délinquance et à la violence, et sont donc considérés comme dangereux. Ils cristallisent ainsi des tensions entre anciens et nouveaux Kaboulis, entre l'État, la municipalité et les habitants, entre anciens²³ et nouveaux pôles de pouvoir²⁴.

Perceptions sociales et générationnelles de la menace

À première vue, les dangers viennent renforcer des stigmatisations existantes et accentuer les phénomènes de ségrégation envers les zones urbaines défavorisées. On constate en effet que les perceptions du danger sont relatives aux positions sociales et spatiales, voire générationnelles des habitants dans la ville. À Naplouse, les habitants des camps de réfugiés peuvent apparaître comme une menace pour certains citadins, qui affirment « avoir peur » de s'y rendre. Ces « perception[s] sociale[s] de la menace [*social perception of threat*] » (England & Simon 2010 : 202) induisent des phénomènes de double stigmatisation : non seulement les camps de réfugiés sont considérés comme des « espaces dangereux » car ils sont la cible régulière de l'armée, mais leurs habitants sont également, souvent, assimilés à des auteurs de troubles en partie responsables, par leur attitude, des brimades qu'ils subissent. Il en va de même pour les habitants de la vieille ville : lors des incursions israéliennes répétées de 2002 et 2003 dans ce quartier historique, des grandes familles nabulsiens s'étaient plaintes des dégradations perpétrées sur leurs demeures patrimoniales, qu'elles imputaient tout autant à l'armée israélienne qu'aux groupes de résistants qui s'y cachaient. La politique de « sécurisation » menée par Israël, visant certains quartiers plutôt que d'autres (et, au premier chef, les camps de réfugiés) peut ainsi se lire comme une forme de gouvernement par l'accentuation des fractures sociales dans la ville de Naplouse, ayant pour effet d'attiser les tensions internes.

Dans la capitale afghane, les pratiques et perceptions de la ville diffèrent selon l'ancienneté des habitants. Pour les anciens Kaboulis, le trauma de la guerre civile est encore si présent dans les mémoires que la plupart d'entre eux préfèrent limiter leurs sorties et ne se déplacer en dehors de leurs quartiers que s'ils y sont contraints. Ils voient leur entre-soi perturbé depuis plusieurs années par les départs en émigration²⁵ et l'arrivée de

23. Les anciennes élites et, notamment, les *mudjaheddines*.

24. Les nouvelles élites éduquées dans les pays d'émigration, les ONG...

25. La ville s'est vidée de plus de 2 millions d'habitants durant les années 1980.

nouveaux habitants. Pour ces derniers, le choix de résidence se fait en fonction des relations d'interconnaissance entre parents, entre anciens villageois (ceux que les Afghans appellent *hammantaqa*, c'est-à-dire « voisin régional »), entre voisins ou encore entre anciens émigrés ayant vécu les mêmes trajectoires. On voit dès lors apparaître dans ces quartiers des petits îlots de l'entre-soi, où ces nouveaux arrivants disent se sentir « en sécurité ».

À cette distinction s'ajoutent également des perceptions générationnelles de la ville. De fait, comme on l'a vu, les générations aînées, que ce soient celles des anciens Kaboulis ou celles des nouveaux arrivants, sortent peu de leur quartier où l'entre-soi familial et de voisinage est préservé et crée un sentiment de protection. Mais cet entre-soi diffère selon l'ancienneté d'ancrage et selon les générations. À l'inverse, pour les générations suivantes, les pratiques et les représentations de la ville sont en décalage par rapport à celles de leurs aînés. En effet, les jeunes Kaboulis n'ont pas tous connu la guerre civile et/ou étaient enfants lorsque leurs parents ont décidé de migrer vers d'autres villes afghanes ou à l'étranger. Leur perception de la capitale, leur inscription dans la ville se font en comparaison avec leur ville d'émigration ou encore selon les critères de ce qu'ils se représentent comme une « ville moderne » (souvent en référence aux capitales européennes). C'est cette génération qui prend le plus de risques en fréquentant les quartiers des ONG, des ministères et des ambassades, où ils travaillent.

De manière générale, à Naplouse, le contexte de tension plus ou moins aiguë pousse souvent, comme à Kaboul, au confinement dans l'espace du quartier, du camp, voire de la maison lors des couvre-feux ou des heures « non sécurisées » (la nuit, par exemple). La tension provient aussi de cet enfermement auquel les habitants sont régulièrement contraints. Jusqu'en 2009, il fallait, pour sortir de la ville, passer par un *checkpoint*. Certains jeunes, selon leur âge, étaient interdits de sortie ; d'autres personnes décidaient de ne pas se déplacer, pour s'éviter les heures d'attente et l'humiliation du contrôle.

Pour échapper à ces contraintes d'enfermement imposées par le danger, ainsi que de la stigmatisation à laquelle ils se heurtent, certains membres des groupes marginalisés s'appliquent à se réapproprier leurs espaces de vie et à établir des trajectoires alternatives dans la ville.

Se réapproprier la ville, prendre des risques

Les perceptions sociales différenciées des dangers induisent une recomposition des pratiques de réappropriation, voire de subversion des espaces urbains. Chez les enfants des camps palestiniens, par exemple,

les situations de danger appartiennent à leur ordinaire le plus banal, tout comme la stigmatisation sociale dont leur camp est l'objet. Dans un article intitulé « All the Beautiful Things », David Marshall (2013) se penche sur les regards que les enfants du camp de Balata portent sur leurs espaces familiers. Exposés à la menace permanente d'une irruption brutale des forces d'occupation dans le camp, ces enfants peuvent puiser du réconfort à l'intérieur des maisons. Souvent décrit comme étroit, exigü et étouffant, cet espace peut également être perçu comme étant propre, ordonné, décoré, c'est-à-dire d'une rassurante beauté. Pour Iman, une jeune fille interrogée par David Marshall, cela montre que sa mère « s'occupe de nous dans cette maison, et combien elle travaille dur pour la garder ainsi » (*Ibid.* : 62, notre traduction). Le lien entre soin (*care*) maternel, contexte de l'occupation et espace du camp est explicitement fait par ces enfants, qui ont bien conscience que « les mères palestiniennes doivent faire encore plus attention à leurs enfants, surtout ici à Balata, à cause de l'occupation » (*Ibid.*). Nasser Abourahme note, lui aussi de son côté, le soin apporté, dans les camps de réfugiés, à l'aménagement des intérieurs :

« [...] une attention à l'importance de l'intériorité et de la proximité, comme des moyens de concilier, à la fois, les difficiles sentiments d'appartenance et de "chez soi", et la menace existentielle permanente » (2011 : 459, ma traduction).

Ces pratiques de réappropriation des espaces domestiques s'étendent également aux espaces intermédiaires, tels que la rue, les ronds-points, les abords des *checkpoints*. Nasser Abourahme souligne comment les habitants se servent de l'organisation spatiale du camp pour se ménager des marges de manœuvre (*Ibid.* : 454) dans leurs pratiques commerciales, plus ou moins informelles, aux abords des *checkpoints* et des marges de sécurité dans leur usage du camp comme espace de retranchement lors des affrontements... Les maisons deviennent alors des lieux de refuge, où l'irruption de l'armée israélienne est pourtant, *de facto*, toujours possible. Hors des camps, lorsque les habitants de la ville entière se trouvent assignés à résidence, les rues peuvent aussi devenir des espaces de réappropriation. Pendant le couvre-feu de 2002, par exemple, qui dura, par intermittence, plus de six mois avec seulement quelques heures par semaine de « levée », les habitants ont, peu à peu, recommencé à sortir, malgré le « danger » constitué par les chars israéliens patrouillant dans les rues désertes : sur le pas des portes tout d'abord, puis au bout de la rue ; le ciel de Naplouse a même un jour été brièvement envahi par des cerfs-volants, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, aux couleurs du drapeau palestinien, ne soit abattu par un *sniper*. Au bruit des chars qui approchaient, les rues se vidaient comme par enchantement (Bontemps 2002).

Dans un contexte de danger reconnu et établi, on peut donc choisir de se confronter à la menace, voire de la braver pour ne pas simplement la subir. Ce faisant, on continuera néanmoins à chercher à diminuer le risque, en l'évaluant à partir de nouveaux critères.

Les « usages » habituels sont ainsi progressivement remplacés par d'autres *ad hoc*. De l'appropriation à l'invention, les habitants adaptent leurs « règles » aux circonstances, en fonction du degré de dangerosité perçu. Par exemple, toujours pendant le couvre-feu de 2002, les Nabulsi s'accordaient sur le fait qu'il valait mieux, pour une fois, passer par la vieille ville, « protégée » par ses ruelles, plutôt que par les grandes artères : « Un char est moins dangereux qu'un soldat à pied », ai-je entendu à cette époque. Ou encore : « À l'intérieur, le soldat se sent protégé et n'aura pas le réflexe de tirer d'abord »...

À Kaboul, cela vaut particulièrement pour la fréquentation des lieux de sociabilité, notamment à Karte Se. Ce vieux quartier de l'Ouest de la ville a été transformé par l'arrivée des anciens émigrés qui y ont investi dans des restaurants, pâtisseries et cafés s'adressant essentiellement à une clientèle jeune. Loin du contrôle social des aînés, ces lieux sont des espaces de mixité de genre, où les femmes peuvent se rendre seules. Ils peuvent donc être considérés comme socialement subversifs et, de fait, très certainement « à risque ». Bon nombre de jeunes Kaboulis continuent de s'y rendre malgré tout, se fiant aux divers services de sécurité mis en place par les propriétaires : fouilles à l'entrée, aménagement de plusieurs salles à l'abri des regards, la salle vitrée donnant sur la rue restant vide, afin de préserver aussi bien l'intimité des clients que leur sécurité. Si certains endroits sont donc identifiés comme des lieux « sécurisés » d'autres, en revanche, doivent être « à éviter », car les jeunes Kaboulis sont persuadés qu'ils seront un jour ou l'autre la cible d'une attaque. C'est le cas, par exemple, du *Café Honar* (« Café de l'Art »), ouvert par un ancien émigré en Iran et conçu comme un lieu où se retrouvent artistes, musiciens, poètes... Dans de petites pièces, hommes et femmes s'installent sur des canapés, fumant le narguilé, certains chantant et jouant de la guitare, d'autres buvant un café, un cappuccino, ou mangeant un croque-monsieur. C'est un lieu de détente et de convivialité qui, dans le contexte kabouli, concentre toutes les pratiques vues comme subversives : proximité homme-femmes, musique, chant, poésie... bref, un lieu d'« immoralité ». Si ce café n'a pas fait l'objet de représailles, il a en tout cas fini par fermer durant l'été 2014. Ainsi les habitants cherchent-ils à identifier des régularités, afin d'évaluer les risques liés à la fréquentation de tel ou tel lieu public. Mohammad, un jeune homme d'une trentaine d'années arrivé à Kaboul en 2010, nous en fournit un autre exemple. Lors d'une sortie

entre amis au parc naturel de Qargha dans le nord de la ville, tous insistent pour aller au restaurant Spojmaï, car c'est, disent-ils, « le plus sûr et le plus agréable ». En effet, le service de sécurité y est très développé : en plus du *checkpoint* à l'entrée du parc, il faut repasser par un contrôle à l'entrée du parking, puis par un autre encore, à l'entrée du restaurant. Cette sécurité renforcée est due à une attaque des Taliban survenue dans ce lieu quelques mois auparavant. Or, c'est précisément cette attaque qui explique le choix de ce restaurant sécurisé, comme le résume Mohammad : « En fait, les Taliban sont très organisés, ils n'opèrent jamais deux fois au même endroit ! La règle c'est justement d'aller là où ils ont déjà attaqué, t'es sûr qu'ils ne reviendront pas ! ». Cette « règle » devient applicable à un certain nombre de lieux, où le renforcement des contrôles est souvent le signe que les Taliban y ont déjà sévi.

Les contextes changeants dictent donc des manières nouvelles d'adaptation, qui sont aussi des façons de prendre sa revanche sur des conditions de vie violemment imposées. Ce sont dès lors des formes d'invention du quotidien afin de s'émanciper d'une vie sous contrainte à travers chaque visite rendue, chaque événement organisé pour sortir de l'enfermement et de son ennui – comme à Naplouse, en 2002, confectionner une *knaffeh*²⁶ sur la terrasse en regardant, au loin, les chars patrouiller autour de la vieille ville²⁷, ou à Kaboul, prendre un verre avec des amis en s'imaginant au calme et en « sécurité ».

À partir des situations très différentes de Naplouse et de Kaboul, nous nous sommes intéressées à la manière dont des dangers de natures, d'intensités et de temporalités changeantes façonnent les perceptions et les conduites des habitants dans des villes en proie aux conflits armés. Il s'agissait de prendre frontalement pour objet d'étude la perception du danger telle que ces habitants la vivent au quotidien et de considérer ce danger non simplement comme un « contexte », mais comme un élément actif du paysage urbain, avec lequel se créent donc des processus de familiarisation. La mise en regard de ces deux situations montre comment les perceptions des dangers viennent bouleverser ou renforcer les inégalités sociales, les stigmatisations urbaines et les divisions installées.

26. La *knaffeh* est une pâtisserie faite de fromage, de cheveux d'anges et nappée de sirop de sucre, spécialité de Naplouse.

27. Les exemples nabulsis sont en majorité repris de « Il fait couvre-feu » (Bontemps 2002) et de « Vivre à Naplouse » (Bontemps 2008).

Ces perceptions, variables selon les positions sociales, générationnelles et de genre, tracent également de nouvelles frontières, limites, obstacles dans la ville (ou à ses portes), là encore variables selon les contextes. Enfin, nous avons tenté de faire apparaître de quelle manière les pratiques ordinaires du danger relèvent d'une (ré)invention constante de la vie quotidienne, faites de tactiques visant à se réappropriier des espaces urbains que la menace de l'irruption du danger peut rendre parfois inquiétants ou étrangers.

Vivre dans ces conditions implique une maîtrise relative des situations de danger et l'établissement de variations, voire de degrés dans la « dangerosité ». En se penchant sur les pratiques des habitants pour s'adapter, se prémunir des dangers à travers des arbitrages, évaluer et diminuer les risques, nous avons mis en évidence des aspects communs, qui reposent sur une politique des usages de la ville. À Naplouse comme à Kaboul, on a souligné à quel point ces usages sont sujets à changements et s'appuient donc sur une aptitude à la réactivité, qu'il faut acquérir pour pouvoir « faire face ». Cela pose la question des normes du danger et de leur appréhension en situation (quels signes seront interprétés comme des signes d'alerte ? sur quels vecteurs reposeront la vigilance ou l'inquiétude ?) selon des espaces et des temporalités déterminés.

*Aix-Marseille Université, CNRS
IDEMEC, LabexMed, Aix-en-Provence*
azita.bathaie@univ-amu.fr*

*Centre national de la recherche scientifique
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain,
Laboratoire d'anthropologie urbanités mondialisations (IIAC/LAUM), Ivry-sur Seine
veronique.bontemps@cnsr.fr*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Afghanistan – Kaboul/*Kabul* – Cisjordanie/*West Bank* – Naplouse/*Nablus* – conflit israélo-palestinien/*Israeli-Palestinian conflict* – guerre civile/*civil war* – anthropologie du danger/*anthropology of danger* – sécurité/*safety* – urbanité/*urbanity* – vie quotidienne/*everyday life*.

* Ce travail a été réalisé dans le cadre du laboratoire d'excellence LabexMed – Les sciences humaines et sociales au cœur de l'interdisciplinarité pour la Méditerranée 10-Labx-0090. Il a bénéficié d'une aide du gouvernement français, gérée par l'Agence nationale de la recherche au titre du projet Investissements d'Avenir A*Midex portant la référence n°Anr-11-Idex-0001-02.

Abourahme, Nasser

2011 « Spatial Collisions and Discordant Temporalities : Everyday Life Between Camp and Checkpoint », *International Journal of Urban and Regional Research* 35 (2) : 453-461.

Agier, Michel

2015 *Anthropologie de la ville*. Paris, Presses universitaires de France.

Agier, Michel, ed.

1997 *Anthropologues en dangers. L'engagement sur le terrain*. Préf. de Marc Augé. Paris, Jean-Michel Place (« Les Cahiers de Gradhiva »).

Amiriaux, Valérie & Daniel Cefaï, eds

2002 *Cultures et Conflits 47 : Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales*. Paris, Centre d'études sur les conflits-L'Harmattan.

Bontemps, Véronique

2002 « Il fait couvre-feu », *Revue d'études palestiniennes* 85 : 113-116.
2008 « Vivre à Naplouse », *Revue d'études palestiniennes* 107 : 54-61.
2012 *Ville et patrimoine en Palestine. Une ethnographie des savonneries de Naplouse*. Paris, Karthala-Institut d'études de l'islam et des sociétés du monde musulman (« Terres et gens d'islam »).
2014 « Entre Cisjordanie et Jordanie, l'épreuve du passage frontalier au pont Allenby », *Revue européenne des migrations internationales* 30 (2) : 69-90.

Bontemps, Véronique & Aude Signoles

2012 *Vivre sous occupation. Quotidiens palestiniens*. Paris, Gingko (« De près, de loin »).

Certeau, Michel de

1990 [1980] *L'Invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*. Paris, Gallimard (« Folio. Essais » 146).

Chateauraynaud, Francis & Didier Torny

1999 *Les Sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*. Paris, Éd. de l'EHESS (« Recherches d'histoire et de sciences sociales » 87).

Dorronsoro, Gilles

2000 *La Révolution afghane. Des communistes aux talebân*. Paris, Karthala (« Recherches internationales »).
2007 « Kabul at War (1992-1996) : State, Ethnicity and Social Classes », *South Asia Multidisciplinary Academic Journal* [<http://samaj.revues.org/document212.html>].

England, Marcia R. & Stéphanie Simon

2010 « Editorial. Scary Cities : Urban Geographies of Fear, Difference and Belonging », *Social & Cultural Geography* 11 (3) : 201-207.

Esser, Daniel E.

2014 « Security Scales : Spectacular and Endemic Violence in Post-Invasion Kabul, Afghanistan », *Environment and Urbanization* 26 (2) : 373-388.

Gayer, Laurent

2014 *Karachi. Ordered Disorder and the Struggle for the City*. New York, Oxford University Press.

Houdart, Sophie, Vanessa Manceron & Sandrine Revet

2015 « Connaître et se prémunir : la logique métrique au défi des sciences sociales », *Ethnologie française* 45 : *La mesure du danger* : 11-17.

Johnson, Chris & Leslie Jolyon

2013 [2004] *Afghanistan. The Mirage of Peace*. London-New York, Zed Books.

Latte Abdallah, Stéphanie & Cédric Parizot

2011 *À l'ombre du mur. Israéliens et Palestiniens entre séparation et occupation*. Arles, Actes Sud / Aix-en-Provence, MMSH (« Études méditerranéennes »).

Le Bianic, Thomas, Laure de Verdalle & Cécile Vigour

2012 « S'inscrire dans une démarche comparative : enjeux et controverses », *Terrains & Travaux* 21 : 5-21.

Le Courant, Stefan

2015 *Vivre sous la menace. Ethnographie de la vie quotidienne des étrangers en situation irrégulière en France*. Nanterre, Université Paris-Ouest La Défense, thèse de doctorat.

Marshall, David Jones

2013 « "All the Beautiful Things" : Trauma, Aesthetics and the Politics of Palestinian Childhood », *Space and Polity* 17 (1) : 53-73.

Metcalfe, Victoria & Simone Haysom, with Ellen Martin

2012 *Sanctuary in the City? Urban Displacement and Vulnerability in Kabul*. London, Humanitarian Policy Group, Overseas Development Institute [<https://www.odi.org/sites/odi.org.uk/files/odi-assets/publications-opinion-files/7722.pdf>].

Miszak, Nick & Alessandro Monsutti

2013 « La terre du pouvoir, le pouvoir de la terre : conflits fonciers et jeux politiques en Afghanistan », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 133 : 151-168 [<https://remmm.revues.org/8061>].

Parizot, Cédric

2009 « Temporalités et perceptions de la séparation entre Israéliens et Palestiniens », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* 20 [<http://bcrfj.revues.org/6291>].

Romani, Vincent

2008 *Sciences sociales et coercition. Les social scientists des Territoires palestiniens entre lutte nationale et indépendance scientifique*. Aix-en-Provence, Université Paul-Cézanne, thèse de doctorat.

Signoles, Aude

2005 « Gestion des espaces et contrôle politique : Israël au cœur du processus décisionnel local (1993-2000) », *Études rurales* 173-174 : 87-108 [www.cairn.info/revue-etudes-rurales-2005-1-page-87.htm].

Vialles, Noëlie

2004 « La peur au ventre ? Le risque et le poison », *Terrain* 43 : 107-122 [<http://terrain.revues.org/1852>].

Azita Bathaïe & Véronique Bontemps, *Normes de dangers et production d'urbanités : quelques réflexions à partir de villes en conflit (Kaboul et Naplouse)*. — À partir d'exemples tirés de deux terrains (Kaboul et Naplouse), cet article entreprend de réfléchir à la manière dont le danger organise les représentations et les usages de la ville, dans des villes en conflit armé. Malgré la diversité de ces situations, nous partons de l'hypothèse que les pratiques des habitants citadins pour « vivre avec » les dangers au quotidien comportent des caractéristiques communes. Après avoir présenté les contextes dans lesquels sont pensées les situations de danger, l'article décrit les éléments sensibles qui mènent à l'intériorisation de normes, ainsi que les dispositifs de familiarisation mis en place par les habitants. Enfin, il esquisse quelques pistes pour interroger la manière dont le danger peut agir comme analyseur de la ville, voire producteur d'urbanité.

Azita Bathaïe & Véronique Bontemps, *Norms of Danger and Production of Urbanities : Some Reflexions on Cities in Conflict (Kabul and Nablus)*. — Based on two case studies (Kabul and Nablus), this article focuses on the way danger organizes urban representations and practices in armed conflict cities. In spite of the contrasts between the two situations, we argue that urban dwellers shape their coping practices in order to « live with » daily dangers in ways that present similarities. First, we present the contexts within which dangerous situations are understood. Then the article describes the sensitive experiences that lead to the interiorization of norms and the mechanisms set up by the inhabitants in order to become familiar with danger. The last part interrogates the way danger operates as a tool of analysis of the city, and may even produce new ways of urbanity.